

Créée en 2024, Château d'âmes est une maison d'édition dédiée aux âmes inspirantes : celles qui écrivent nos ouvrages et celles, réelles ou fictives, dont l'énergie imprègne chaque page.

Choisir un livre de notre maison, c'est découvrir un écrin que nous avons voulu raffiné, et ouvrir les portes d'un palais où les mots sont rois.

Nous espérons que ces derniers, dotés du pouvoir de nous faire voyager comme de nous transformer, sauront résonner en vous, créant une rencontre qui vous marquera profondément.

Nous vous souhaitons une agréable lecture.

L'équipe passionnée de Château d'âmes




CAROLINE
PEIFFER

LES CHRONIQUES DES WINCHESTER

ROYALLY
FAKE
— LEWIS —

CHÂTEAU
D'ÂMES



Également disponibles

Réseau Royal, Camille Versi

Réseau Royal, tome 2 – Révolution, Camille Versi

Réseau Royal, tome 3 – Reconquête, Camille Versi

Réseau Royal, tome 4 – République, Camille Versi

Le Palais d'Éros, Caro De Robertis

Sylphide, Tiphaine Bleuvenn

La Captive de Dunkelstadt, Magali Lefebvre

Le Tableau du Hampshire, Amira Benbetka Rekal

Rosebridge Academy, Amira Benbetka Rekal

Lady Orgueil et Mister Préjugés, Bianca Marconero

La Malédiction de Waterdown, Maria Leviski

Les Ombres de Dambreville, Lady Raven

www.editions-chateaudames.com

© Château d'âmes, une marque des Éditions Jouvence, 2026

Route de Florissant, 97 – 1206 Genève – Suisse

info@editions-chateaudames.com

ISBN: 978-2-940787-18-0


Correction: Vediteam

Couverture (maquette et illustrations): François-Xavier Pavion

Cette couverture est une création originale utilisant un ensemble de visuels recomposés ou redessinés, provenant exclusivement de banques d'images libres de droits. Certaines de ces images d'origine ont pu être générées par intelligence artificielle à partir du propre catalogue desdites banques d'images ou de contenu tombé dans le domaine public. Il en résulte une œuvre inédite dont nous sommes très fiers, fruit de plusieurs heures de travail.

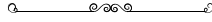
Mise en page: SIR

Tous droits de traduction, reproduction et adaptation réservés pour tous pays.



*À toutes les séries historiques qui ont nourri mon imaginaire
et m'ont donné l'élan d'inventer ma propre monarchie.
Aux princes et princesses rebelles, qui refusent
les rôles assignés et choisissent d'exister autrement.
Et à la famille royale d'Angleterre,
éternelle source d'inspiration.*

*« To love at all is to be vulnerable. »
The Four Loves, C. S. LEWIS*



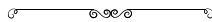
NOTE DE L'AUTRICE

Cette histoire s'inscrit dans un contexte monarchique contemporain, inspiré de celui de la famille royale britannique. Toutefois, les personnages restent fictifs, comme les événements racontés, et certaines libertés ont été prises vis-à-vis des règles et protocoles royaux.

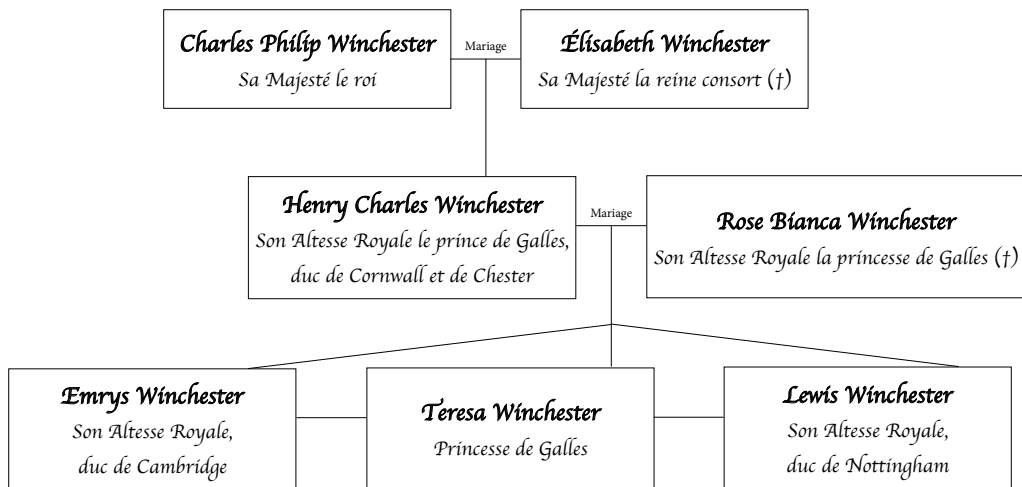
L'emploi du vouvoiement et du tutoiement – qui ne correspond pas à la langue anglaise – est une liberté d'écriture, à prendre en considération comme une marque de politesse.

Ce récit est avant tout une romance, mais il aborde certaines thématiques pouvant heurter la sensibilité, telles que la consommation de drogue et d'alcool, l'addiction, le deuil, les LGBTphobies, la pression familiale et médiatique et les conduites autodestructrices.

Si cela vous touche particulièrement, préservez-vous.



ARBRE GÉNÉALOGIQUE DES WINCHESTER



PROLOGUE



LEWIS

2 JUILLET
PREMIER GALA DES WINCHESTER.
OUVERTURE DE LA SAISON ESTIVALE.

— Votre Altesse Royale... un mot sur votre nouveau couple?

Le micro frôle ma joue. Je le repousse d'un geste sec, un sourire vissé au visage, puis pose la main dans le creux des reins de celle qui m'accompagne. Une seconde, elle se fige. Son regard me transperce. Mais ses lèvres, elles, reprennent leur rôle: angle parfait, sourire impeccable. Tout est sous contrôle.

Du moins, en apparence.

— Votre Altesse... ?

Ignorant la foule qui nous dévisage, je l'invite à remonter le tapis rouge, gentleman jusqu'au bout des doigts, parfaitement dans le rôle que l'on attend de moi. Les flashes explosent



à intervalles réguliers, m'obligeant à forcer sur mes paupières pour garder les yeux ouverts. La chaleur nous enveloppe, épaisse, accablante. C'est le genre de chaleur que l'on ne connaît pas à Londres en temps normal, mais à laquelle nous devrions nous habituer. Conséquence du changement climatique, dirait ma sœur. Descente aux enfers, répondrais-je, et ce n'est pas dû uniquement à l'air ambiant.

Le premier gala estival des Winchester s'ouvre ce soir sous les applaudissements de tout le gratin londonien, et même si j'ai l'habitude de me prêter à ce jeu depuis l'enfance, je ne peux m'empêcher de me sentir en décalage. Mes paumes collent à la soie de la robe crème que porte ma partenaire, et ma veste de costume m'étouffe presque autant que la moiteur ambiante. Si cela ne tenait qu'à moi, je la retirerais. Mais comme on m'a demandé de rester sage et que tous les regards sont braqués sur moi...

Lady Victoria Wakefield avance à mes côtés, la tête haute, le dos si droit qu'il pourrait casser. Elle sourit, de ce sourire étudié que possèdent tous les aristocrates, et que l'on voit briller dans les miroirs des palais, avec l'exacte nuance entre tendresse et distance. Pourtant, je sens chaque crispation de son corps, chaque muscle qui lutte contre le contact de ma main dans le bas de son dos. Nous sommes presque arrivés au niveau des marches lorsqu'un autre journaliste fond sur nous.

— Un mot sur ce revirement de situation, Votre Altesse? Est-ce vrai que vous avez décidé de cesser les aventures sans lendemain pour...

Je tente d'ignorer la question, mais serre le poing avec l'envie folle de rétorquer que j'appartiens à la famille royale, et que ce type de question dépasse les limites fixées par la Couronne. Limite que j'ai déjà franchie, au demeurant, sauf que je déteste que d'autres me le rappellent en pleine réception mondaine. Pas quand je tente de faire bonne figure. Alors, je ne dis rien, garde la tête haute, souris et reste calme. Comme Sa Majesté l'a exigé. Cela ne doit pas être si compliqué de maîtriser une illusion, n'est-ce pas? Mes ancêtres y sont bien arrivés, eux.

Sous les projecteurs, j'aperçois la sueur qui brille sur la nuque de Victoria, à la naissance de ses cheveux. Mes doigts bougent à peine sur sa taille, alors qu'un nouveau micro fait irruption.

— Lady Wakefield! Vous êtes radieuse, ce soir!

Je cherche à l'entraîner, mais elle s'arrête une seconde pour sourire au journaliste qui nous harponne. Puis, elle incline la tête, avec une politesse feinte que je lui envierais presque.

— Merci.

— Un vrai conte de fées, n'est-ce pas? lance une autre voix.

Le ton chargé d'ironie me fait tourner la tête vers l'homme qui vient de parler. Ce journaliste-ci, je le connais pour l'avoir déjà croisé à plusieurs reprises devant le parvis de Buckingham, ou à des événements. Mais surtout car je lui dois plusieurs articles me concernant. C'est une fouine du *Daily Mail*. Toujours en première ligne quand il s'agit d'écrire sur mes «écarts». Nos regards se croisent à travers la lumière blanche des flashes.

— Vous devriez retourner dans vos bureaux, monsieur Spencer, lui suggéré-je.

— Je crains que ce ne soit pas possible, Votre Altesse. De tous les Winchester, vous êtes celui qui fascine le plus.

Je marque un temps d'arrêt, ses mots glissant sous ma peau comme une écharde. Ce ton faussement admiratif, cette manière de dire « fascine » pour ne pas dire « dérape », me donne envie de l'envoyer sur les roses. La chaleur monte, plus violemment que les projecteurs, alors que son dernier article me revient en mémoire. Article à cause duquel j'en suis là, aujourd'hui.

Mon pouls cogne contre ma poitrine et je resserre ma prise sur la hanche de Victoria pour ne pas exploser. Elle, sans rompre son sourire, se penche légèrement vers moi, juste assez pour que personne n'entende ce qu'elle murmure :

— N'entre pas dans son jeu.

Son souffle effleure mon oreille, et au lieu de la remercier, je m'entends répliquer :

— Je sais parfaitement ce que je dois faire.

Et je n'ai pas besoin qu'on me donne un ordre supplémentaire, j'en reçois suffisamment du bureau de Sa Majesté et j'ai été élevé dans ce monde.

Victoria me foudroie du regard, puis se redresse, le port altier.

— Dans ce cas, rapproche-toi.

Son ton est aussi doux que tranchant. Je fais semblant de ne pas comprendre alors que les caméras nous avalent, que les applaudissements se lèvent, et que nous continuons d'avancer, tels deux pantins lestés par le poids de traditions séculaires. À chaque pas, j'ai l'impression d'entendre la respiration de Victoria, la tension dans son cou, son parfum mêlé à la chaleur. Une seule pensée me traverse lorsque nous entrons dans le hall du Royal

Albert Hall, privatisé pour l'occasion : combien de temps vais-je devoir supporter cela ?

À l'intérieur, l'air est plus frais, grâce aux climatiseurs installés pour faire face aux températures caniculaires. La lumière se réfracte sur les dorures et les vitraux d'une immense coupole, dessinant des éclats sur le marbre du sol. Des lustres pendent du plafond, illuminant la salle d'une lueur dorée. Au fond, des tables drapées de lin blanc nous attendent. Bordées de coupes de champagne et de programmes estampillés de l'écusson royal, elles sont prêtes à accueillir les invités qui se pressent déjà en demi-cercle, leurs visages aussi lisses que des masques de porcelaine. Un orchestre joue dans un coin, mais leur valse est malheureusement trop douce pour couvrir le bourdonnement mondain.

Le Gala of Harmony and Heritage, censé célébrer les arts et la culture britanniques, bat déjà son plein. Les affiches à l'entrée promettent « une soirée consacrée à la musique, au patrimoine et à la transmission du talent royal ». Ironique, quand on sait qu'on m'a gentiment retiré du programme quelques jours après la publication de mon dernier scandale. Je devais jouer. Un simple morceau de piano, choisi pour flatter la presse et rappeler que, sous mes tatouages et mes rumeurs, se cache encore un Winchester digne de ce nom.

Mais on m'a remplacé par un quatuor à cordes plus « sûr », plus « stable ». Traduction : moins susceptible de finir dans les pages du *Daily Mail*.

Alors, ce soir, je me tiens à ma place. C'est-à-dire en accessoire décoratif, un prince dont on ne veut plus entendre la musique jusqu'à nouvel ordre. Victoria, elle, salue déjà quelques invités

avec ce sourire étudié, gracieux et parfait qu'elle arbore depuis que je suis passé la récupérer au bas de son appartement. Moi, je fixe l'orchestre qui joue sur la scène en comptant les mesures comme on compterait les secondes d'une punition.

— Tu devrais sourire, me souffle soudain Victoria, sans cesser de saluer les bourgeois, aristocrates, philanthropes et autres invités.

Sa voix est posée, mais toujours aussi glaçante. Elle a beau exhiber un masque de perfection, elle n'est pas plus ravie que moi d'être ici. Je me tourne à peine vers elle pour répondre :

— Ce n'est pas toi qui dictes les règles.

— Et pourtant, c'est moi qui suis ici pour sauver ta réputation, alors tu pourrais au moins donner l'impression d'être heureux de cette soirée.

— Personne n'y croirait.

Elle ne répond pas, mais je perçois la crispation de ses mâchoires, et un léger tremblement dans sa main quand elle salue un ministre.

— Ça te tuerait de te rendre agréable juste quelques heures ? réagit-elle alors que je reprends ma place à ses côtés.

— On m'a demandé de me comporter comme un prince, pas d'être agréable.

Victoria me jette un regard en coin. Elle ne rit pas. Moi non plus. Tant mieux. Je n'ai pas besoin qu'on soit amis, seulement qu'elle joue le rôle qu'on attend d'elle.

Un homme s'avance vers nous, une coupe de champagne à la main, costume gris perle et sourire carnassier. Je le reconnais immédiatement, il s'agit de Sir Godfrey Pembroke, un vieil

aristocrate engoncé dans ses privilèges, persuadé que la couronne tourne autour de son domaine du Lancashire depuis des années. Je le croise régulièrement lors de soirées comme celle-ci, et parviens en général à lui échapper. Pas ce soir, on dirait.

— Votre Altesse, Lady Wakefield, quel plaisir de vous voir.

Il s'incline devant moi tandis que je retiens un soupir d'agacement.

— Sir Godfrey, le salué-je en retour alors qu'il saisit la main de Victoria pour y déposer un baisemain.

Et voilà qu'il joue les gentlemen.

— Vous êtes toujours aussi ravissante, Lady Wakefield.

— Et vous, bien aimable, répond-elle d'un ton gracieux.

J'étouffe un rire mesquin. Sir Godfrey se redresse, puis se tourne vers moi, le regard brillant d'une curiosité mal dissimulée.

— Je dois dire que je suis... surpris.

Il s'interrompt, hésite, savourant déjà son effet, alors que je me doute de ce qu'il va lâcher, sur ce ton mielleux que possèdent la plupart des aristocrates.

— Après le... scandale, poursuit-il, je ne m'attendais pas à vous voir au bras d'une dame aussi irréprochable.

Mon sourire se teinte d'ironie quand je rétorque :

— Il ne faut pas accorder foi à tout ce que raconte la presse.

— Bien sûr, bien sûr, singe-t-il en agitant sa coupe d'un geste désinvolte. Mais vous savez ce qu'on dit : on n'imprime que ce qui fait vendre.

Il rit, et son regard brille d'une curiosité malsaine, qui m'amuserait en d'autres circonstances, mais pas aujourd'hui.

— Cela dit, ce n'est pas la première fois que vous faites parler de vous, Votre Altesse, reprend-il. Vos petites... frasques sont toujours divertissantes.

— Heureux de contribuer à vous divertir, Sir Godfrey.

Je tente de rester poli, comme le veulent mon éducation et le lieu. Pourtant, ce n'est pas l'envie qui me manque de lui renverser un verre de champagne sur son costume à plusieurs milliers de livres sterling. Victoria, à mes côtés, esquisse un sourire poli, puis répond avec une perfection digne d'une actrice :

— Nous traversons tous des périodes compliquées. Tout le monde a droit à une seconde chance.

— Oh, je n'en doute pas, ma chère, répond Sir Godfrey d'un ton visqueux. Mais je dois avouer que votre présence aux côtés du prince m'intrigue. Vous, toujours si droite. Si appliquée.

Victoria s'apprête à répondre, mais je la devance, ne supportant plus le ton chargé d'insultes et d'hypocrisie de ce baronet de pacotille.

— Je vous prierais de vous souvenir à qui vous vous adressez, Sir Godfrey. Du reste, il paraît que les contraires s'attirent. Victoria et moi avons plus de choses en commun que vous ne le pensez.

— Je serais curieux de savoir de quoi il s'agit.

— Dans ce cas, n'hésitez pas à consulter *The Royal Times*, ils ont fait tout un éditorial à ce sujet. Vous devriez essayer, ça change du *Daily Mail*.

Un mince silence s'installe. Sir Godfrey incline la tête, m'offrant une vue plongeante sur sa calvitie naissante. Quand il se

redresse, un sourire en coin étire ses lèvres. Il boit une gorgée de champagne, puis reprend sur un ton ironique :

— Allons, Votre Altesse, gardez ce mensonge pour le commun. Ici, nous savons tous que *The Royal Times* appartient à un groupe très proche de Buckingham et qu'ils n'ont rien d'impartial. Les presses de cour ne datent pas d'hier, et la monarchie a toujours excellé dans l'art d'écrire sa propre légende.

Je lui rends son sourire, sans même cligner des yeux. Dans un autre contexte, je pourrais presque admirer sa capacité à mordre sans quitter son ton de salon. Mais là, tout ce que je pense, c'est que si ce baronet à la noix ne veut pas voir sa chevalerie s'évaporer dans un prochain remaniement, il ferait mieux de fermer sa grande bouche.

— Je préfère « presse loyale », rétorqué-je. C'est moins vendeur, mais tellement plus rassurant.

Il rit, mais d'un rire qui sonne faux, avant d'ajouter d'un ton doucereux :

— J'espère seulement pour Lady Wakefield qu'elle ne se trompe pas sur vos intentions, Votre Altesse.

— Lady Wakefield peut très bien s'exprimer en son nom, intervient la concernée.

Elle n'élève pas la voix, mais son ton suffit à glacer le champagne dans le verre du lord. Je dois reconnaître au moins une chose à cette femme : elle a du caractère. Et si elle n'était pas aussi froide qu'une porte de prison quand elle s'adresse à moi, les choses pourraient sûrement mieux se passer entre nous. Sauf qu'en l'état, cela ne risque pas d'arriver. Seules les apparences comptent, surtout lorsqu'il s'agit de les sauver.

— Je sais exactement ce que je fais, Sir Godfrey, et avec qui.

La voix de Victoria me sort de mes pensées, m'arrachant un rictus victorieux. L'aristocrate hausse un sourcil.

— Oh, j'en suis sûr, très chère. Mais permettez-moi de vous rappeler que tous les ascenseurs sociaux ne mènent pas à l'étage espéré.

Je sens la réplique me monter aux lèvres, acérée, prête à mordre. Malheureusement pour moi, et sans doute heureusement pour lui, j'ai juste le temps d'ouvrir la bouche avant qu'une salve de flashes ne crépite derrière nous. Les conversations s'interrompent aussitôt, tandis que toutes les têtes se tournent vers l'entrée. Les lourdes portes du Royal Albert Hall s'ouvrent, et deux silhouettes se découpent sous la lumière des projecteurs.

Emrys et Teresa.

Le prince héritier et la princesse modèle.

Mon frère et ma sœur.

Les photographes se pressent autour d'eux, et Victoria redresse instinctivement la tête, se désintéressant de Sir Godfrey. Emrys avance en premier. Ses cheveux châtain, impeccablement coiffés, attrapent la lumière comme un symbole de vertu. Son costume trois-pièces, taillé sur mesure, brille juste ce qu'il faut pour rappeler qu'il ne transpire jamais, ni sous les projecteurs ni sous la pression. Il se tient droit, sérieux, l'incarnation même du devoir royal. Chaque pas semble mesurer la distance exacte entre lui et le reste du monde.

À son bras, Teresa salue la foule d'un geste gracieux. Ses cheveux blonds sont relevés en un chignon parfait, et sa robe bleu ciel capte les reflets dorés des lustres tout en faisant ressortir

le bleu de ses iris. Elle sourit avec cette chaleur maîtrisée qu'on apprend dans les couloirs de Buckingham et qu'elle a toujours contrôlée parfaitement. Autour d'eux, les murmures reprennent, admiratifs. Les flashes continuent d'éblouir les invités, qui se redressent, comme si la perfection venait d'entrer dans la pièce.

Les invités s'écartent sur leur passage et Sir Godfrey, toujours à nos côtés, lâche dans un souffle :

— Au moins, avec votre frère et votre sœur, la relève royale est assurée. Heureusement qu'ils sont nés les premiers, n'est-ce pas ?

Je me retourne pour lui faire ravalier son insulte, mais la foule l'a déjà engloutie. De rage, et pour noyer ma frustration, je me saisis du premier verre de champagne qui passe sur le plateau d'un serveur pour en prendre une gorgée. Voire le verre entier. L'alcool glisse dans ma gorge, laissant un goût amer dans ma trachée. Teresa m'aperçoit au loin et m'adresse un sourire sincère, celui qu'elle est la seule à savoir me donner, et qui me rassure en général. Mais pas ce soir. Ce soir, je ne parviens pas à oublier que si j'en suis là aujourd'hui, c'est en partie à cause d'elle. D'elle, de Sa Majesté, et de ces foutus journalistes.

Je lui rends à peine un signe de tête tandis qu'Emrys m'ignore royalement, trop occupé à jouer le rôle que l'on attend de lui. Je ne peux m'empêcher de me dire qu'il est né pour ce rôle, et moi pour tout gâcher. Ce soir, la chaleur, les regards, le poids des lustres et du nom Winchester m'écrasent presque plus que d'habitude. Je me sens prisonnier d'un costume trop serré, d'un frère et une sœur trop parfaits. Ils sont l'avenir, alors que je ne suis que le fils décevant, le scandale ambulante. Et dans cette salle



CAROLINE PEIFFER

dorée à outrance, je me surprends à penser que je préférerais mille fois me trouver dans un bar miteux plutôt que de respirer cet air parfumé d'hypocrisie.

— Nous devrions rejoindre la salle, tu ne crois pas? me chuchote Victoria.

Je termine d'avaler mon verre de champagne, avant de remettre mon masque.

— Je crains que nous n'ayons pas le choix. Après toi?

J'ouvre ma main et elle y dépose la sienne, dans un geste sec, presque mécanique. Son sourire reste figé, le mien ne vaut guère mieux. Victoria Wakefield me méprise, et moi, j'adore la provoquer.

Même si de l'extérieur, à nous voir ainsi, on pourrait croire à un couple sorti tout droit d'un conte de fées, les choses sont bien plus complexes que cela. Ce soir, tout le royaume nous regarde, persuadé d'assister à une romance en devenir alors qu'en réalité, il n'y a rien de romantique dans cette histoire. Juste deux personnes coincées dans un mensonge doré, forcées de jouer à s'aimer. L'un pour son image, l'autre pour son ambition. Elle rêve de silence et de respectabilité. Moi, de chaos et d'air libre. Autant dire que cette alliance arrangée n'a aucune chance de bien se finir.

Et pourtant, demain, les journaux titreront que le prince rebelle a trouvé l'amour.

Un mensonge d'été, tout ce qu'il y a de plus royal.

PARTIE I



LA LOI DU SANG BLEU

THE DAILY MAIL
Édition du dimanche 22 juin

Par Scott Spencer

Il semble que le prince Lewis Winchester, benjamin de la famille royale britannique, ait une nouvelle fois fait parler de lui dans les médias. Le jeune homme de vingt et un ans, réputé pour sa beauté magnétique, ses tatouages rebelles et son mépris de l'étiquette royale, est de nouveau à la une du *Daily Mail*.

Depuis son adolescence, Lewis Winchester n'a cessé de bousculer les codes. Rappelez-vous ses premiers tatouages, révélés sous une chemise à moitié déboutonnée, lors d'un gala de charité, qui avaient déjà secoué la Cour. Puis toutes ces rumeurs de soirées clandestines, de fréquentations sulfureuses, d'escapades en Europe aux côtés de mannequins et même de ce passage éclair en cure de désintoxication – jamais confirmé, mais jamais démenti non plus par la famille royale. Sa tendance à fuir ses obligations officielles et sa passion bien documentée pour les rave-parties en forêt hongroise font du plus jeune des Winchester une mine d'or pour les journalistes de toute l'Angleterre.

Le prince, aussi insaisissable qu'irrésistible, n'en finit plus de faire couler l'encre tandis que la monarchie cherche à étouffer ses scandales... sans y parvenir.

Alors, quelle nouvelle affaire pourrait bien déchaîner les esprits et faire encore parler de lui?

Selon nos sources – et une vidéo qui a déjà fait le tour des réseaux sociaux, notamment sur TikTok et Instagram –, le benjamin royal aurait été surpris en pleins ébats dans un club underground de l'East End. Une première? Pas tout à fait. Les frasques de Lewis Winchester ne sont plus à compter, mais cette fois,



l'affaire fait grand bruit car l'heureux élu n'était pas une femme, mais un homme.

Si Buckingham refuse tout commentaire, les rumeurs autour de la bisexualité supposée du prince reprennent de plus belle. Depuis plusieurs années déjà, le jeune homme s'affiche tour à tour au bras de mannequins, de musiciens ou de galeristes de la scène londonienne. Rien de confirmé, bien sûr, mais assez pour entretenir le mystère et nourrir la fascination.

Selon les témoins, Lewis n'aurait pas cherché à fuir en voyant les paparazzis. Au contraire, il aurait fixé la caméra avec un sourire insolent, la main toujours glissée dans le pantalon du punk tatoué qui lui embrassait le cou, avant de lancer d'une voix parfaitement calme : « N'oubliez pas de l'envoyer à Buckingham. »

Autant dire que la vidéo a fait le tour du monde en quelques heures, dépassant le million de vues avant la fin de la nuit – et que la tempête ne fait que commencer.

Depuis la parution de la vidéo, Buckingham fait le mort. Le Palais s'efforce visiblement de juguler la tempête médiatique sans nourrir le feu. Nos demandes d'interview auprès du prince Lewis sont restées sans réponse, et le porte-parole des Winchester s'est contenté d'un laconique : « L'affaire sera vite réglée. » Comme si le silence suffisait à effacer l'image d'un prince en pleine dérive !

Derrière les murs de Buckingham, les spéculations vont bon train : que cache le comportement du jeune homme ? Une provocation calculée ? Un appel à l'aide déguisé ? Ou le simple refus d'un prince moderne de se plier à un rôle qu'il n'a jamais voulu jouer ? En attendant les réponses, les tabloïds s'en délectent, et le public aussi. Une chose est sûre : Lewis Winchester n'a pas fini de faire couler l'encre... ni de troubler la Couronne.

I

LEWIS

LUNDI 23 JUIN

— Lewis Winchester! Pouvons-nous parler quelques minutes?

Malgré sa colère, la voix de mon père parvient difficilement à supplanter la musique du piano sur lequel j'enchaîne les gammes depuis une demi-heure. Henry Charles Winchester, prince héritier et successeur de mon grand-père, le roi d'Angleterre, débarque furieux dans le petit salon où j'ai trouvé refuge il y a plus d'une heure après avoir passé un charmant petit déjeuner avec ma sœur qui me faisait la lecture du dernier article du *Daily Mail*.

— Je pensais pourtant avoir été clair! assène-t-il. L'équipe de communication a d'autres choses bien plus importantes à gérer que tes frasques nocturnes.

Il s'arrête à deux mètres du piano, les mains jointes dans le dos. L'image même de la monarchie.

— Personne ne leur a demandé de s'en mêler, répliqué-je.



Le salon était calme jusqu'à ce qu'il débarque en grondant pour me faire sa petite démonstration d'autorité à dix heures du matin et j'aurais apprécié qu'il le reste.

Autour de nous, les murs sont tendus de soie bleu pâle, bordés de moulures dorées et d'anciens portraits de feu mes ancêtres me toisant de la même manière que mon père. Celui-ci plonge d'ailleurs ses yeux un peu trop sombres dans mon regard clair, que je tiens de ma chère mère, décédée il y a cinq ans. Je poursuis mon morceau comme si de rien n'était tandis qu'il déambule dans la pièce, marquant son impatience. Ce piano laqué est mon refuge, le seul endroit de ce foutu palais où mes doigts tatoués dictent mes règles, puisque les autres meubles sont si protocolaires qu'ils étoufferaient une révolution dans l'œuf. Même les fauteuils, pourtant impeccables, donnent l'impression qu'il ne faut surtout pas s'asseoir dedans. Ce lieu est un musée déguisé en pièce à vivre et mon père est bien décidé à me rappeler que je joue un rôle dans ma propre vie.

— Ton grand-père demande à te voir.

Je lève à peine les yeux de mes touches. Si je l'ignore assez longtemps, peut-être finira-t-il par partir? Le *Clair de lune* de Debussy enrobe le salon royal et je ne cherche même pas à masquer mon sourire impertinent alors que je continue de jouer pendant qu'il fulmine.

— Il est furieux! continue-t-il, plus bas, comme s'il voulait éviter que le garde qui surveille la porte d'entrée ne l'entende.

Précaution pourtant inutile, puisque toute l'Angleterre a dû lire l'article du *Daily Mail*.

Je m'offre une envolée lyrique, un petit trille dramatique, puis repose les mains sur mes genoux en laissant le silence aspirer ma musique. Je consens enfin à relever les yeux.

— Qu'est-ce qui l'a mis dans cet état, au juste?

— Ne joue pas à ce jeu-là avec moi. Nous avons déjà eu cette conversation plus d'une fois et tu avais promis de ne plus faire parler de toi dans la presse.

— Eh bien, c'est raté.

Je quitte mon banc et me redresse en m'étirant, ce qui n'est visiblement pas au goût de mon père dont les membres sont si raides qu'il me fait penser à un garde anglais en uniforme.

Son visage se contracte, et à cet instant, il a tout d'un homme qui voudrait hurler mais que le protocole empêche d'élever la voix. Je devrais sans doute ravalier mon insolence, mais la vérité, c'est que j'en suis incapable. C'est presque viscéral, cette envie de le faire sortir de son rôle, de fissurer la façade des Winchester. Chaque mot que je lâche devient une petite arme, et voir la colère contenue dans ses yeux m'apporte une satisfaction aussi brève qu'inutile. Je sais que je joue avec le feu, mais c'est le seul jeu auquel je sois réellement bon.

— Combien de fois vais-je devoir te répéter qu'il y va de l'honneur de notre famille? reprend mon père, le ton à la fois grave, sévère et mortifié.

— Les Winchester n'en sont pas à un scandale près, répliqué-je en soupirant. Il n'y a qu'à consulter nos archives et l'arbre généalogique.

Mon père serre encore plus fort les poings, le regard brûlant.

— Ta mère et moi avons passé des années à redorer l'image de cette famille. J'attends de chacun de mes enfants qu'il s'en montre digne.

— Ah. Dans ce cas, il fallait vous arrêter au deuxième, non? Vous auriez eu un sans-faute.

— Ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit.

Je hausse les épaules. Pour ce que cela vaut, de toute manière. Je pourrais m'arrêter là, lui stipuler une fin de non-recevoir et me remettre à mes gammes. Toutefois, même si j'excelle dans l'art de jouer les provocateurs, je sais aussi quand il convient de s'arrêter. Magnanime, je reprends donc, sur un ton que j'espère plus apaisé :

— Bien, j'irai voir grand-père cet après-midi.

— Pas cet après-midi, réplique-t-il. Immédiatement.

J'arque un sourcil, un peu agacé que l'on bouscule mon emploi du temps. J'avais d'autres projets pour la matinée, notamment celui d'aller courir dans le parc avec Reid, mon garde du corps, puis rejoindre quelques amis en fin de journée. Je sens que je vais devoir bousculer mon planning.

— Et tu écouteras ce qu'il a à te dire, continue mon père. Sans discuter ni te moquer.

— Je connais le protocole, Père. Je sais comment on s'adresse à Sa Majesté, même quand il s'agit de son grand-père.

Je me garde bien d'ajouter que je pourrais réciter les formules d'usage les yeux fermés, celles qu'on m'a fait apprendre avant même que je ne sache lire. Incliner la tête, choisir ses mots, sourire quand il faut. L'art de la déférence mécanique. Mon père me fixe, sans bouger.

— Ce n'était pas un rappel au règlement, Lewis. C'est un ordre.

Évidemment, qu'est-ce que cela pourrait être d'autre? Mon père ne sait faire que cela : donner des ordres et nous contraindre à obéir. Emrys, Tess et moi sommes venus au monde pour cette seule raison. Mis sous le feu des projecteurs dès notre naissance, nous figurons parmi les enfants les plus médiatisés, et notre cote de popularité n'a cessé d'augmenter ces dernières années. Nous avons toujours été scrutés, photographiés, filmés, affichés dans les journaux ou sur les réseaux sociaux. Le moindre de nos faux pas est sujet à polémique et si, pendant longtemps, j'ai fait comme mes deux aînés et joué le jeu, ce n'est plus le cas depuis mes seize ans.

À la mort de ma mère, j'ai foutu un grand coup dans l'étiquette royale. Fini le bon petit Winchester obéissant. J'ai pris ma liberté – ou du moins, ce que j'en croyais – car j'en avais marre d'obéir. De sourire aux dîners protocolaires, de peser chaque mot, chaque geste, chaque respiration. Je me suis fait tatouer *My will is my law*¹ dans le cou, là où le col des chemises officielles ne le cache pas. Un message discret, mais clair, affichant que désormais je vivais selon mes propres règles. Tant pis si ça ne leur convenait pas.

Le problème, c'est que ça ne leur a jamais convenu. Et même si je m'acharne à croire qu'il suffit de les provoquer pour gagner une illusion de liberté, la vérité, c'est que je reste un Winchester. Et qu'on n'échappe pas à un nom pareil.

1. « Ma volonté est ma loi », en anglais.

— Dans ce cas, à vos ordres, Votre Altesse Royale, reprends-je d'un ton mielleux en effectuant une courbette devant mon père.

— Je suis sérieux, Lewis. Ton grand-père n'est plus tout jeune, tu dois le préserver.

— Rassure-toi, je n'ai aucun projet de régicide.

Mon père pince les lèvres et ses mains se crispent derrière son dos. Le regard qu'il me renvoie est chargé d'autant de déception que de mépris, et son silence vaut mille sermons. Je l'imagine déjà penser que je suis irrécupérable, et il n'a sans doute pas tort.

— Ce n'est pas un jeu, Lewis.

— Tout est un jeu, père. Sauf que certains trichent mieux que d'autres.

Mon père respire profondément, en redressant les épaules. Je vois l'abattement glisser sur son visage, et une seconde, cela suffit à me faire vaciller. Je détourne le regard, le cœur battant soudain trop vite. Je m'en veux de mon comportement, même si je ne le montre pas. Malgré mon attitude qui laisse sûrement croire le contraire, j'apprécie ma famille et je n'ai aucune envie que mon grand-père décède d'une crise cardiaque, surtout pas à cause de moi. Le souci, c'est que j'ai pris goût à la provocation, à ce petit jeu de ping-pong entre mon père et moi, et que je ne sais plus communiquer autrement. Je ne suis pas Emrys, mon aîné si parfait, ni Teresa, ma grande sœur qui aime aussi peu les règles que moi mais accepte de jouer le rôle que l'on attend d'elle. Moi, je supporte de moins en moins cette prison dorée.

— Je cherche juste à préserver notre famille, Lewis. Rien de plus.

Je grince des dents, et m'efforce de ne pas répliquer. *Pour une fois.*

— Tu ferais bien de te changer avant d'aller voir le roi, me conseille-t-il.

Mon père désigne ma chemise ouverte sur mon torse, mon collier de cuir et mes bracelets empilés tel un autel païen autour de mes poignets. Peut-être songe-t-il aussi à mes piercings ou à mes tatouages. Dommage pour lui, je ne peux pas enlever ces derniers.

— Bien, autre chose ?

Il secoue la tête en amorçant un mouvement de recul, puis s'écarte pour me désigner Percival Greystone, que je n'avais pas entendu arriver. Si le lord chambellan de Buckingham Palace, chargé de toute l'organisation, prend le temps de m'escorter, c'est que l'affaire est plus grave que je n'y songeais. En général, ce sont plutôt des membres de la sécurité qui nous accompagnent. Et c'est justement la raison pour laquelle je préfère résider à Kensington. À Londres, j'ai l'impression d'être constamment surveillé.

Malgré la légère angoisse que je sens poindre dans ma poitrine, j'obéis donc à mon père et rejoins Greystone. Pour masquer mon stress et éviter que mon père ne le perçoive, je quitte le salon d'un pas léger, en fredonnant le générique de *The Crown*, juste pour l'ironie.

2

LEWIS

Sa Majesté le roi Charles Philip Winchester se tient assis sur le trône d'apparat, auréolé d'or et d'autorité. Il n'a pas choisi la tenue du grand-père, mais celle du souverain. Sa cape de velours pourpre, doublée d'hermine, tombe jusqu'aux marches de l'estrade où il se trouve. Les broderies dorées qui courent sur ses manches reflètent la lumière des hautes fenêtres et sur sa poitrine, les décorations royales témoignent d'un règne long et immuable. Même le collier de l'ordre de la Jarretière brille à son cou, symbole suprême de pouvoir et de loyauté. Même sa canne d'apparat, posée près du trône sur lequel je m'amusais à m'asseoir petit, semble peser moins lourd que le regard qu'il pose sur moi. Tout, dans cette mise en scène, m'indique que je ne suis pas là en tant que petit-fils, mais en tant que prince convoqué. Et dans l'air saturé de silence et de poussière dorée de Buckingham Palace, j'ai l'impression de comparaître plus que d'être reçu.

Aussi, je reste debout à quelques mètres du roi, droit, comme l'exige le protocole, me sentant minuscule. La salle du trône s'étire autour de moi comme une cathédrale de pierre et d'or



et j'ai l'impression d'être ici pour répondre d'un crime. Le roi ne dit rien pour le moment, il m'observe. Son regard glisse sur moi comme s'il inspectait un objet précieux, mais ébréché. Le lord chambellan, lui, reste debout à sa droite, raide comme un piquet, les bras croisés dans son uniforme impeccable. Je toussoie juste assez fort pour briser le silence.

— Majesté, m'incliné-je. Vous m'avez fait mander ?

Mon grand-père ne relève pas mon ton impertinent. Contrairement à mon père qui tend le bâton pour se faire battre, lui a appris depuis longtemps à ne pas attiser les braises de ma rébellion. Et je dois admettre que cette maîtrise me met hors de moi.

Il croise lentement les mains, puis se penche en avant.

— Lewis Henry James Alexander Winchester.

Sa voix est calme, parfaitement modulée. Je réprime un frisson. Quand il sort la version complète de mon nom, c'est rarement bon signe.

— Je présume que tu as lu le *Daily Mail* ce matin ?

J'hésite à répondre que non seulement je l'ai lu, mais que j'envisage sérieusement d'en faire des mugs et des tote bags, histoire de rentabiliser ma réputation. Mais le regard du roi suffit à me rappeler que l'ironie a ses limites, surtout ici. Alors je ravale ma réplique, me contentant d'un hochement de tête et d'un sourire qui n'en est pas un.

— Qu'as-tu à en dire ?

— Que c'est interdit de filmer les gens sans leur consentement.

Le silence pèse lourd. Au léger tressaillement de paupière de Sa Majesté, je sais que je viens de dérapier. J'aurais mieux fait de

tenir ma langue, mais il faut croire que j'ai des tendances suicidaires. Le roi détourne le regard et soupire avec gravité, comme s'il s'apprêtait à négocier la paix mondiale, alors qu'en vérité la monarchie n'a plus aucun pouvoir depuis des décennies. Mais qu'on ne s'y trompe pas : elle a gardé l'essentiel.

L'influence. Et le pouvoir de dicter ma vie.

— Les lois du royaume protègent bien des choses, Lewis, mais pas de la bêtise.

Il marque une pause, son ton se faisant plus froid.

— Tu n'as pas manqué uniquement de discrétion ces derniers jours. Tu as manqué à ton nom. Chaque fois que tu provoques la presse ainsi, c'est la Couronne qui t'accompagne. Chaque geste, chaque mot est politique. Et tu sembles être le seul à ne pas le comprendre.

Ses mots me percutent comme une gifle silencieuse. Il n'a pas élevé la voix, il n'en a pas besoin. Les syllabes tombent, aussi lourdes que la tradition qu'elles défendent. Le silence se réinstalle, juste assez pour devenir inconfortable. Puis le roi reprend, plus calmement, d'un ton presque las :

— Il me semble que tu as toi-même repartagé cette vidéo, attisant la polémique sur les réseaux sociaux.

Je réprime un sourire. Entendre mon grand-père de quatre-vingts ans prononcer les mots « réseaux sociaux » me provoque toujours un sentiment étrange. Le roi d'Angleterre possède bien des comptes sur X et Instagram, mais ils sont gérés par son équipe de communication. Il n'y a pas plus déconnecté que lui, et pourtant, il reste parfaitement informé. La monarchie n'a peut-être pas évolué dans ses traditions, mais elle a appris à

surfer sur le progrès. Quant à moi, j'ai la fierté discutable d'avoir plus de followers que tous les héritiers du trône confondus. Sans doute parce que j'alimente les polémiques avec une régularité exemplaire.

— Il y a autre chose que nous devons aborder, toi et moi, reprend le roi. Au sujet de ce... jeune homme.

Mes lèvres s'étirent malgré moi. Le fait qu'il emploie ce ton prudemment distant pour parler d'Ishan me fait presque rire. Mon grand-père n'a jamais su prononcer un mot sans y glisser le poids du protocole, alors forcément, désigner Ishan comme un « jeune homme » sonne de façon presque comique. Ishan est tout ce qu'il méprise. Un musicien anarchique, allergique à l'ordre établi, aux titres et aux privilèges. Il déteste tout ce que ma famille représente, et c'est précisément pour ça que je l'admire. Parce qu'il est libre. Là où moi, je suis prisonnier d'un nom, lui n'a rien à prouver, rien à perdre. Ses tatouages, ses piercings, ses cheveux en bataille... Tout chez lui est un cri silencieux contre ce que je suis obligé d'incarner. Et ce cri m'attire comme un aimant.

Ce soir-là, on jouait, lui et moi. Toujours le même jeu.

— T'es qu'un pantin dans leur monde, tu le sais, ça ? m'avait-il lancé, la voix chargée d'ironie. Ta famille, ton titre, tout ça, c'est juste un putain de masque.

— Et il te plaît, ce masque, pas vrai ? avais-je rétorqué.

Il ne savait pas – ou peut-être que si – à quel point il appuyait là où ça faisait mal. Ishan a ce talent-là : celui de me rendre fou tout en me faisant croire que je garde le contrôle. Alors, j'ai ri. Un rire sec, nerveux, désabusé. Et avant qu'il n'ait le temps de

répondre, j'ai réduit la distance entre nos deux mondes d'un simple geste. Un pas. Une main. Une porte qui claque. Des lèvres l'une sur l'autre.

Ce n'était pas la première fois. Juste une fois de plus dans une longue série d'échappées sans lendemain, peut-être un peu plus fréquentes avec lui qu'avec d'autres, mais pas plus importantes. Du moins, c'est ce que j'essaie de me répéter.

— Lewis? m'interpelle mon grand-père en me sortant de mes pensées. Ce jeune homme et toi, vous êtes...

Il s'interrompt. Moi, j'attends qu'il poursuive avec intérêt. Ce n'est pas la première fois qu'il me convoque dans la salle du trône pour me faire la morale ni que j'embrasse une fille sortie de nulle part avant de faire la une des médias. Mais c'est la première fois qu'il me fait escorter par Greystone, et une part de moi ne peut m'empêcher de me demander si cela a quelque chose à voir avec le genre de la personne concernée.

Est-ce parce qu'on m'a filmé en train d'embrasser un homme, cette fois-ci, et pas une femme?

— J'ai besoin de savoir... Es-tu...

— Je suis bisexuel! le coupé-je.

Les mots sortent avant même que je ne les pense. Je ne sais pas pourquoi j'ai répondu ça. Ou plutôt, si. Parce que j'en ai marre qu'on tourne autour du pot, qu'on chuchote, qu'on insinue. C'est vrai, je suis bisexuel, j'aime les hommes, les femmes. Mais je déteste devoir le dire comme si c'était une confession. On ne demande jamais à un hétéro pourquoi il l'est. Mais moi, il faudrait que je justifie, que je précise, que *j'entre dans une case*.



Et c'est justement ce que je refuse d'être depuis le début : une case, un titre, un rôle.

Aussi, le soulagement qui s'inscrit sur son visage me donne envie de vomir. Je regrette presque de ne pas lui avoir balancé que j'étais gay. Même si je ne le suis pas, j'exècre ce que je l'imagine penser à cet instant : « Ouf, tout n'est pas perdu, on pourra encore le marier ! Et pas avec un homme, Dieu soit loué. » Mon grand-père n'est pas intolérant, à proprement parler, mais la royauté n'aime pas être bousculée et il n'y a jamais eu aucun mariage homosexuel dans notre famille.

Si l'homosexualité n'est pas un tabou en soi, on préfère éviter d'en parler – douce ironie ! – alors même que notre arbre généalogique n'est pas dénué de souverain queer. Édouard II, par exemple, aurait eu une relation intime avec un homme anobli, et on prête à Jacques I^{er} plusieurs favoris masculins, dont le duc de Buckingham en personne à qui il écrivait des lettres passionnées. Et du côté des femmes, la reine Anne, dernière des Stuart, était très proche de la duchesse de Marlborough.

Toutefois, même si, depuis le début du siècle, la monarchie britannique s'efforce de refléter une image plus moderne, jamais un potentiel héritier n'a ouvertement affiché appartenir à la communauté LGBTQ+. Les protocoles royaux et les pressions médiatiques rendent toute expression publique de l'identité queer hautement politique, et mon grand-père est sans doute déjà en train de calculer ce qu'il va bien pouvoir faire de cette donnée.

— Nous ferions mieux d'annoncer qu'il s'agit d'une erreur de parcours, dit le roi, semblant réfléchir tout haut. Je vais

contacter notre chargée de relation aux médias, nous publierons un démenti qui...

— Quelle sorte de démenti permettra de justifier que j'étais en train de caresser un homme dans des toilettes publiques, au juste? raillé-je, incapable de me retenir.

Mon grand-père grimace – première expression humaine derrière son masque protocolaire –, et je comprends que s'il n'a rien contre ma bisexualité, il est hors de question que je l'affiche au vu et au su de tous. J'avais beau le savoir, puisque cette vidéo que j'ai repartagée n'était qu'une provocation de plus pour tester leur réaction, cela me fait un coup à la poitrine.

— Je ne publierai pas de démenti! continué-je. La monarchie n'a qu'à se mettre à la page. Ce n'est pas un crime d'être bi ni une menace pour le royaume.

— Ton langage, Lewis, me reprend-il. Et tu te trompes, beaucoup de nos concitoyens ont du mal avec ton... attitude. Un prince est censé incarner un modèle, encore plus pour la jeune génération en perte de repères.

Je serre les poings. Ce discours, je le connais par cœur. C'est celui que l'on me sert depuis des années. Toujours cette même histoire de modèle à suivre, de valeurs à incarner. Comme si tout ce que je faisais était un problème. Comme si, parce que j'étais prince, je devais sacrifier ma liberté pour des concepts archaïques et poussiéreux qu'ils appellent tradition. «Un prince est censé incarner un modèle», me répète sans cesse mon père. Mais pour qui, au juste? Pour tous ces cons assis devant la télé pour admirer un type dans un costume qui n'a jamais vu l'éclat